

De l'Église catholique à la spiritualité en général, le tissage des liens communautaires dans la Péninsule acadienne

Camille Dussère

Denis est un homme blanc dans la quarantaine. Il vit à Tracadie, sa ville natale. Publiciste de formation, il a ensuite étudié la théologie à l'Université Laval. De retour à Lamèque, Denis y a exercé pendant plusieurs années la profession de curé. Aujourd'hui, Denis est directeur funéraire, opérateur du four crématoire de Tracadie, travaille en parallèle au centre de bénévolat de Caraquet et accompagne psychologiquement les pompiers de la région.

D : Oui et j'en suis très fier. J'essayais vraiment d'apporter une nouvelle dimension à l'Église, plus que la simple « Église du dimanche ». Il y avait plein d'initiatives qui sortaient avec, par exemple, une chorale de jeunes et des voyages pour ces jeunes plus défavorisés. Et c'est ça que je trouve le plus beau, autant pastoralement que spirituellement. Ce n'est pas juste accompagner, c'est aussi montrer un chemin à suivre qui dépasse le petit Jésus.

Désormais, Denis propose un nouveau type d'accompagnement hors du cadre de l'Église.

Extraits de l'entrevue

Chasse à l'As

Camille : Lorsque vous étiez curé, quelles étaient les activités que vous aimiez particulièrement ?

Denis : J'ai toujours aimé animer. Vous avez sûrement entendu parler de la chasse à l'As qui a rapporté des millions sur les îles.

La chasse à l'As est une loterie à lot cumulatif qui permet aux organismes de débloquer des financements sans dépendre des subventions et développer des projets communautaires. Les fonds de la Chasse à l'As en question ont permis, entre autres de transformer l'église de Lamèque avec une cuisine collective, de nouvelles génératrices, l'ajout d'un ascenseur pour les chaises roulantes et le renouvellement du système de chauffage, permettant de générer des économies.

C : Oui. C'était votre initiative ?

Première référence aux scandales passés

Yves-Marie : Et qu'est-ce qui vous a amené à quitter votre poste de curé ?

D : Il y a eu des allégations contre moi, qui ont tout de suite été démenties. Mais, je suis quelqu'un de très ouvert et ça a été très difficile. J'aurais pu redevenir prêtre, mais j'ai décidé de ne pas revenir. Je pourrais toujours demander une compensation financière ou bien demander à être laïcisé, mais je n'ai besoin ni de l'un ni de l'autre.

Dans la Péninsule acadienne, il restera un prêtre acadien. Le reste des prêtres, ce sont des prêtres africains qui arrivent de différents pays et qui ont reçu des formations très traditionnelles qui influencent beaucoup leurs idées, leurs modes de pensée, leurs manières de vivre. J'assiste à des funérailles en quantité industrielle et j'entends des discours qui ne sont pas possibles. Tu ne peux pas

dire que la madame est veuve à tout jamais, par exemple. Je serais mal à l'aise si j'étais à côté et que je ne pouvais rien dire. Alors, maintenant, ma manière d'accompagner aujourd'hui est beaucoup mieux et plus vraie que quand j'étais dans l'Église.

Puis, moi, je fais des célébrations autour de la vie au salon funéraire, mais, dans le fond c'est religieux. Je suis encore capable de prier, plus en tant que prêtre mais en tant que civil.

Ici, il y a aussi toute la question de l'avant / après pandémie. Avant la pandémie, les cérémonies funéraires réunissaient énormément de monde. Maintenant, ce n'est plus le cas. Les gens ne sortent plus, ils restent dans leur coin, dans leurs affaires. C'est ça qui fait que les gens choisissent désormais plutôt la célébration plutôt que l'Église.

Communauté et identité acadienne

C : Comment est-ce que vous percevez votre communauté paroissiale ?

D : Si je parle au nom du Denis d'il y a quatre ans, je dirais que l'Église est une institution très rigide. Aujourd'hui, avec du recul, je dirais que le message en tant que tel est extraordinaire. La spiritualité fait plus de sens pour moi. C'est de ça dont je parle avec les pompiers, pas de religion.

Je pense que, dans la Péninsule, il y a eu longtemps la crainte de Dieu et c'est ça qui pousse les gens à s'engager dans l'Église, plus que la spiritualité. Les gens se détournent de la religion.

Y-M : Comment vous expliquez ce déclin de la religion dans la Péninsule ?

D : Il y a la question monétaire et la question de l'éducation. Les gens s'éduquent, gagnent plus d'argent et se détournent de la religion. Je n'aime pas classer ça comme ça, mais c'est un fait

concret. Les gens qui viennent à l'Église sont ceux qui ne peuvent pas vraiment se payer de sport ou autres loisirs à côté.

Foi catholique et spiritualité

Mais la foi catholique reste très ancrée dans l'identité acadienne. Si on nous a déportés, c'est parce qu'on ne voulait pas devenir protestant. Aujourd'hui, je sens qu'il y a un mouvement de combinaison des différents types de spiritualité, et notamment chez les jeunes. J'ai moi-même dû me faire accompagner psychologiquement plus d'une fois pour sortir du milieu religieux. C'était dur, j'ai perdu ma maison, mon rang social, etc. Le psychologue m'a conseillé de partir pour des soins, des soins énergétiques, par exemple. Ça m'a pris un bon mois pour que j'accepte d'aller faire ses soins parce que ce n'est pas recommandé par ma formation religieuse. J'ai tout essayé. Ce que je peux vous dire c'est que c'est la spiritualité amérindienne qui a le mieux marché sur moi. Une des femmes qui me donne les soins accompagne les femmes amérindiennes du coin qui ont été violées, battues, prostituées. Elle m'a fait découvrir la spiritualité amérindienne qui ressemble à la spiritualité catholique.

C'est aussi important pour moi de tester différents types d'accompagnement spirituel pour moi-même pouvoir conseiller lorsque j'accompagne des gens. Mais, c'est tout un défi pour moi en tant qu'ancien homme d'Église.

Y-M : Quelle est votre vision de la spiritualité ?

D : Pour moi c'est un Dieu – Amour. J'entends parfois certaines personnes qui pensent qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu et je me dis « Non ! », pour moi, tant qu'il y a de l'amour et de la liberté, il y a de la spiritualité et on peut créer

de belles choses. Aujourd'hui, mon langage n'a pas vraiment changé... je me suis simplement déplacé, j'ai changé de milieu. Je rencontre les mêmes personnes, mais avec une spiritualité axée sur la relation avec la personne, quelque chose de vrai et de sincère. Ça goûte bon et c'est révélateur. L'Église catholique martèle un discours très conservateur dans lequel je ne me reconnaissais plus. Désormais, je me sens à ma place. S'il n'y avait pas eu la Covid, j'allais signer pour être père avec l'armée. Mais finalement, j'ai abandonné pendant la quarantaine. Puis, j'ai rencontré le directeur du centre de bénévolat qui m'a proposé de monter mon propre programme grâce auquel j'ai accompagné des médecins, des travailleurs sociaux, aides-soignants qui étaient en première ligne face au Covid. J'ai voyagé à différents endroits de la Péninsule acadienne pour faire des sessions de soutien et d'aide psychologique pendant la pandémie en respectant les distances de sécurité.

C : Je le comprends un peu comme si vous aviez extrait la spiritualité du cadre institutionnel de l'Église et que vous l'aviez réinvesti dans d'autres milieux ou manières de faire.

D : Oui, c'est ça, c'est très bien dit.

C : Et par rapport à votre foi catholique, est-ce que vous l'avez toujours? Est-ce que vous la définissez toujours comme avant?

D : Je ne pense pas qu'elle soit très différente d'avant. Mais c'est sûr qu'il y a certaines positions de l'Église dans lesquelles je ne me retrouve plus. Après, c'est en train de changer. On a vu, par exemple, que le pape François a donné sa bénédiction aux homosexuels.

Y-M : Donc, est-ce qu'on peut aussi expliquer votre départ par une sorte de choc avec ce traditionalisme, pas seulement ecclésiastique, mais aussi avec les gens de la Péninsule?

D : Oui. Le traditionalisme de la Péninsule entre en contradiction avec mes valeurs.

Entraide et solidarité

C : Selon vous, dans quelle mesure le réseau d'entraide et de solidarité est-il important dans la Péninsule?

D : Ça l'a beaucoup été. Par exemple, la coopérative des pêcheurs des îles c'est le prêtre de Lamèque qui l'a créée lorsque les Anglais les volaient au moment de la pêche. Il y a plein d'autres initiatives de ce type qui ont été faites dans le milieu religieux. Tout n'est pas que mauvais, bien entendu.

Vision de l'avenir

C : Je me demandais, qu'est-ce qui vous donne espoir pour la suite? Quel rôle joue votre spiritualité là-dedans?

D : Ma spiritualité me donne confiance en la vie et en l'être humain. Il y a eu plusieurs lettres qui ont demandé à ce que je revienne en tant que prêtre parce que, techniquement, je le suis toujours. La possibilité est là. Si on me redonne mes facultés, je peux animer une messe demain soir. Mais je ne retournerai pas dans cette Église, elle ne me parle pas cette Église-là. Elle n'annonce pas bien le message du Christ et elle n'est pas assez proche des gens, selon moi. Mais, je me dis que, peut-être, dans dix ans, elle aura avancé. On sent déjà qu'elle est en train de changer, de s'actualiser. Mais, je pense que, si je montais une Église demain

matin, elle serait pleine. Elle aurait un autre style. Il y a beaucoup de gens qui me disent : « on te suivrait! ».

Deuxième référence aux scandales passés

Y-M : Ça ne nous étonne pas, car, quand on nous a parlé de vous, on nous a dit que vous étiez beaucoup aimé.

D : Oui, les gens sont encore là. C'est une minorité qui a fait la plainte. Puis, c'est correct, c'est qu'on n'a pas été assez transparents et j'ai pu répondre à toutes leurs questions.

Mentalité acadienne

Y-M : Mais ça dit quelque chose de l'Acadie quand même?

D : Oui, ça dit quelque chose de l'Acadie.

Y-M : Ça dit quoi?

D : Une jalousie, un sentiment qu'on n'a pas eu notre part. Faire de l'argent est quelque chose de mal vu.

Par rapport au milieu religieux, en tout cas c'est sûr que ça dit quelque chose. On entend les phrases : « Enlevez-vous les biens de la Terre, apportez-les au presbytère. » L'Acadie est quand même pauvre. C'est bizarre d'avoir de tels monuments religieux.

Biorégion

C : Je pense qu'il ne nous reste pas beaucoup de temps. Il y a une dernière petite chose que j'aimerais aborder avec vous. Dans le cadre de notre cours, on cherche à penser la notion de « biorégion », je sais pas si vous en avez déjà entendu parler?

D : Non.

C : Selon une définition officielle, ce serait un territoire naturel qui serait autonome sur le plan de l'écologie et qui est habité par une population qui en tire sa subsistance. Moi, je le comprends un peu comme le fait de repenser les échelles des territoires pour permettre aux populations qui les habitent d'être autonomes sur le territoire, d'utiliser les ressources naturelles qui sont présentes tout en faisant attention à leur régénération. Donc, c'est notamment le principe d'autonomie qui nous intéresse et on essaie de voir si ça peut faire du sens dans la Péninsule. Qu'en pensez-vous?

D : On est en pleine saison de la pêche et on pêche le homard en quantité industrielle. Si vous êtes en visite et que vous voulez manger un homard à la vapeur, il n'y a aucun restaurant pour l'offrir. Donc, ce qu'on pêche, on l'exporte. Ce devrait être une ressource qu'on devrait avoir à bon prix. Pourtant, on la paie comme toutes les autres.

J'ai une amie dans ma rue qui est enseignante et elle a une classe à laquelle elle cherche à montrer des fermes d'hydroponie. Elle me disait « As-tu remarqué qu'il se passe quelque chose ? Puis, s'il arrive quelque chose, on ne tient pas un mois sans nourriture. ». Dans nos congélateurs, on a quelques bouts de viande congelée, mais c'est tout. Cette question m'a fait beaucoup réfléchir.

Le problème c'est vraiment qu'on envoie nos matières premières partout. Les bleuets c'est la même chose. Le bois aussi.

Y-M : Ce qu'on vous présente c'est une sorte de scénario idéal. Mais vous, comment vous envisagez l'avenir ?

D : Un retour aux sources.

Y-M : Qui va se faire ou que vous souhaitez ?

D : Que je souhaite. Il faut que quelque chose bouge. Il y a trop de problèmes. Aussi, on a énormément de personnes ici qui vivent de l'assurance-chômage. Pourtant, on manque d'employés. Vous voyez l'édifice qui est là-bas ?

Denis montre l'édifice de l'autre côté de la route.

Je me demandais pourquoi il n'y avait personne là-bas. Puis, un jour, j'ai vu plein de vélos. Et c'est plein de Mexicains qui travaillent dans une usine de fabrication de vélos. Pourtant, à côté de ça, on a plein de personnes qui cherchent de l'emploi et qui sont sur l'assurance-chômage. Alors, oui, les Mexicains ce sont des travailleurs à moindres coûts, c'est sûr, mais à un moment donné j'espère qu'ils vont tirer la sonnette d'alarme. Parce que s'ils sont capables de financer des gens qui viennent de l'extérieur, alors pourquoi on finance pas le monde ici ? Parce qu'on va finir par manquer de professionnels, de gens qualifiés. Ça fait trois ans qu'il n'y a pas eu de cours de plomberie donné au collège de Bathurst, car il n'y a pas d'étudiants. Ça veut dire qu'on va finir par ne plus avoir de plombiers dans la Péninsule. C'est pareil pour l'école de médecine, pour les prêtres.

C : Vous pensez que les inquiétudes de votre amie concernant les ruptures d'approvisionnement sont partagées par le reste de la population ?

D : Oui. Justement, elle avait entendu ça dans un colloque dans une ferme d'hydroponie. Puis, elle avait rapporté ça à son école et l'école sensibilise ensuite les élèves à ces questions.

L'avenir de la spiritualité

Y-M : Et par rapport à l'avenir de la spiritualité ?

D : Je l'imagine vierge dans cinq à dix ans. Et j'imagine que quelqu'un ira annoncer un nouveau message, soit moi, soit quelqu'un d'autre.

Y-M : Chez les jeunes ?

D : Oui, chez les jeunes.

Y-M : Mais, finalement, je me dis que vous êtes quasiment concurrent de l'Église ? Est-ce qu'on peut dire ça ou c'est exagéré ?

D : C'est proche !

Y-M : Et ils ne vous en veulent pas ?

D : Je vous dirais que je ne pense pas qu'ils viendraient me faire des reproches en personne. Je parle encore fort. En tout cas, je les attendrai.

Les informations recueillies grâce à cette entrevue suggèrent que la spiritualité occupe toujours une place importante au sein de la communauté acadienne et qu'elle continue de participer aux liens qui unissent cette communauté. Toutefois, la spiritualité semble avoir tendance à s'exprimer de plus en plus hors du cadre conventionnel de l'Église catholique, notamment au travers de la pratique des soins énergétiques autochtones qui sont très répandus dans la région.

En discutant avec les paroissiennes et les paroissiens, Denis avait constaté que de nombreuses familles souffraient beaucoup de la pauvreté et que la nourriture était un vrai enjeu. On ressent encore les problématiques d'isolement, de coût de la vie, de perte de main-d'œuvre. La région se vide de ses ressources et

de ses personnes. Un enjeu de la biorégion est de contrer ces dynamiques et de permettre à la population davantage d'autonomie pour tendre vers une autosuffisance, notamment alimentaire, et donc renouer avec une certaine abondance dans la subsistance.

L'engagement dans l'Église catholique diminue et, plus largement, les liens communautaires connaissent un fort déclin depuis la pandémie. La Péninsule se vide de ses habitant·es. Toutefois, les activités de Denis ainsi que les personnes mentionnées dans ses réponses prouvent que des initiatives existent à contre-courant de cette tendance au déclin. Les raisons qui poussent les habitant·es de la Péninsule à

continuer de s'impliquer semblent être liées au besoin de se regrouper, de faire communauté.

La solidarité et l'entraide sont des valeurs qui restent importantes et qui sont nécessaires pour le potentiel biorégional. Les personnes comme Denis qui accompagnent la communauté dans les épreuves difficiles font partie du potentiel biorégional de la Péninsule.

Pour finir, on sent que la vie en petite communauté implique des commérages. Il faut faire attention à ce qu'on fait, ce qu'on dit. C'est très difficile de redorer son blason une fois ce dernier terni. C'est un enjeu communautaire à prendre en compte dans le cadre d'une biorégion.

